Document generated on 10/12/2024 2:29 a.m.

Relations

Multimédias

Number 763, March 2013

URI: https://id.erudit.org/iderudit/68527ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2013). Review of [Multimédias]. *Relations*, (763), 39–39.

Tous droits réservés © Relations, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

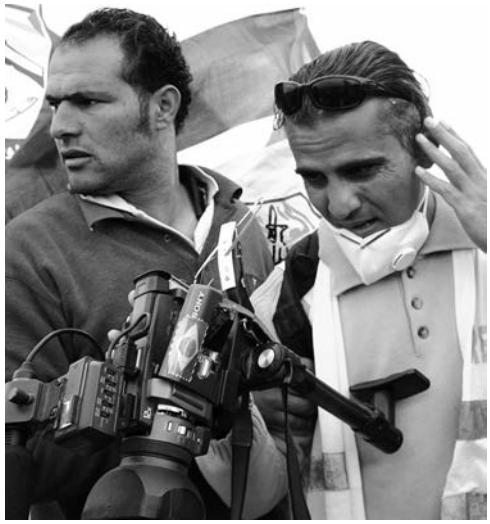
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

DVD

CINQ CAMÉRAS BRISÉES (FIVE BROKEN CAMERAS)

RÉALISATION : EMAD BURNAT ET GUY DAVIDI
ALEGRIA PRODUCTIONS, BURNAT FILMS
PALESTINE, GUY DVD FILMS
FRANCE/PALESTINE/ISRAËL, 2011, 90 MIN.



Il n'est pas facile de croire en l'importance des mots et d'un texte après avoir vu un documentaire comme celui-ci. Parce que l'image, la *nécessité* de l'image, est en son cœur. Avec ses caméras, Emad Burnat (le réalisateur principal) ne « fait pas un documentaire ». Il filme comme il respire, pour se prouver qu'il respire, qu'ils respirent tous, qu'il y a cette vie, oui, dans le village palestinien de Bil'in, en Cisjordanie. Sa caméra devient une extension de lui-même. Elle est tour à tour un témoin, une cible, un bouclier – qui lui sauvera la vie.

Alors qu'il semble si banal de nos jours de tout filmer facilement et d'être filmé en divers endroits et souvent à notre insu, la démarche très personnelle de Burnat restitue au geste de filmer toute sa portée et révèle le péril qui peut l'accompagner aussi. Comme l'indique le titre, cinq de ses caméras seront successivement brisées, principalement par les soldats israéliens. Jour après jour, les habitants de Bil'in – lieu et symbole de la résistance à l'occupation israélienne[1] – subissent une répression déraisonnée parce qu'ils osent simplement et pacifiquement revendiquer les terres qui leur appartiennent et qu'Israël leur confisque impunément.

Tout est troublant dans ce film, mais le plus dérangeant est sans doute la violence à laquelle sont exposés les enfants. Les quatre fils d'Emad Burnat, comme tant d'autres, partagent la réalité des adultes, qui les habituent tôt à se tenir debout dans ce qui semble être leur sort sur cette terre. Ils manifestent, respirent des gaz lacrymogènes et tous voient certains des leurs tomber sous les balles ou se faire arrêter par les militaires de façon arbitraire, parfois même en pleine nuit. Car il s'agit bien de donner aux habitants de Bil'in l'envie de se terrer pour toujours dans le silence, la soumission, la résignation. Et d'assombrir, aussi, la moindre de leurs victoires.

Le film ne discourt pas longuement sur l'histoire du conflit israélo-palestinien ni sur l'ensemble des difficultés que pose l'occupation dans la vie des Palestiniens, même si les entraves à la liberté de circuler et de travailler apparaissent bien clairement. Il se concentre sur la réalité brute de la colonisation d'un territoire, de la terre où ces villageois veulent vivre en paix et se font réprimer parce qu'ils osent le dire et exiger une justification pour ce qui leur arrive. Il montre aussi le saccage non seulement des vies, mais de la beauté du paysage et de la nature qui accompagne le développement illégal des colonies et la construction du « mur de la honte » condamné tant par l'ONU que par la Cour internationale de justice de La Haye. Comme on le sait, la reconnaissance historique de l'État palestinien par les Nations unies, en décembre dernier, n'a en rien freiné l'arrogance de cette expansion qui se poursuit.

Au fil des événements tragiques qui bouleversent leur existence, l'enjeu pour chacun des protagonistes de cette histoire est de réussir à transformer la colère qui grandit en lui en force de vie et non d'anéantissement de soi-même ou de l'autre. C'est sans doute l'une des clés qui expliquent l'intérêt que suscite ce film primé à travers le monde. Les spectateurs que nous sommes doivent pour leur part transformer l'indignation que font naître ces images en solidarité complémentaire à celle, courageuse, des activistes du monde entier qui, comme le coréalisateur Guy Davidi, vont lutter aux côtés des gens de Bil'in et des autres Palestiniens.

Chose certaine, les Israéliens ne subissent en rien pareille humiliation au quotidien, ni la peur, la violence, la mort et le mépris de leurs droits fondamentaux à cause des Palestiniens. Ceux et celles qui pensent qu'un film tout aussi dramatique pourrait montrer la dure réalité que les premiers endurent, comme s'il s'agissait toujours de voir les deux côtés de la médaille, ne pourront que constater l'absurdité d'une telle idée en voyant le documentaire d'Emad Burnat. *Cinq caméras brisées* le dit – le crie – avec éloquence.

CATHERINE CARON

1. Lire D. Barrette et D. Lamoureux, « Bil'in : un village qui refuse de se taire », *Relations*, nº 736, novembre 2009.